Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

10 | 2006

Croire

Croire, mescroire, recroire. Le procès de la comtesse de Poitiers injustement accusée d'adultère

Mathilde Grodet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/298>

DOI : 10.4000/questes.298

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2006

Pagination : 21-30

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Mathilde Grodet, « Croire, mescroire, recroire. Le procès de la comtesse de Poitiers injustement accusée d'adultère », *Questes* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/298> ; DOI : 10.4000/questes.298

Croire, mescroire, recroire

Le procès de la comtesse de Poitiers injustement accusée d'adultère

Mathilde GRODET

*Le roman du Comte de Poitiers*¹ est un court roman anonyme, écrit au tout début du XIII^e siècle. Il fait partie des récits du cycle de la gageure, repéré pour la première fois par Gaston Paris². Ces textes suivent une même trame narrative : un homme vante la vertu de sa femme ou de sa sœur devant un autre personnage qui se fait fort de la séduire. Il n'y parvient pas, mais réussit à convaincre du contraire³. Dans la première partie du *Roman du Comte de Poitiers*, le comte fait devant toute la cour l'éloge de son épouse, magnifique et surtout fidèle. Le duc de Normandie parie alors sa terre qu'il la séduira. La dame est trahie par une servante et, quoique innocente, abandonnée par son mari.

Même si la femme injustement accusée d'adultère est, indépendamment du cycle de la gageure, un motif fréquent dans la littérature médiévale, le cas de la Comtesse de Poitiers est particulièrement intéressant, car cette accusation est examinée dans plusieurs scènes d'allure judiciaire où par deux fois le tort triomphe. La comtesse passe auprès de tous pour un modèle de vertu : l'amitié que lui porte le roi, son cousin, la description que le comte fait d'elle au début

¹ *Le Conte de Poitiers*, Frederic KOENIG (éd.), Paris, Droz, 1937.

² Gaston PARIS, « Le cycle de la gageure », *Romania*, t. XXXII (1903), p. 481-551.

³ Dans la plupart des versions, la diffamation repose sur la révélation d'un détail intime (souvent une tache de naissance sur une partie du corps habituellement cachée), dont le traître a eu connaissance en abusant ou en soudoyant un autre personnage. Ce n'est pas le cas dans *Le Roman du Comte de Poitiers*.

du roman, sa piété religieuse souvent mise en scène par l'auteur⁴ sont autant d'indices de sa bonne conduite. Personne ne devrait douter d'elle et pourtant elle est reconnue coupable. Ce paradoxe nous amène à étudier ce qui fait le crédit de l'accusation portée contre la comtesse. Nous suivrons pour cela le processus judiciaire mis en branle par le duc : les déclarations des deux parties, l'apport des preuves matérielles, puis le duel.

1 - Parole contre parole

Le duc de Normandie n'a pas réussi à séduire la comtesse, cependant il reçoit l'aide d'une servante de la dame, qui lui indique quelle stratégie suivre pour être crédible. De retour à la cour, il prend soin, comme elle le lui a conseillé, de lancer son accusation devant un public nombreux.

Ains vint a Paris au quint jor,
En la sale devant Pepin.
La ot maint prince palasin,
Et li quens meïsmes i fu. (v. 320-323)

La présence de cette assistance est censée garantir l'objectivité et l'impartialité du jugement. Elle joue d'ailleurs pleinement son rôle quand le comte, perdant son sang-froid, frappe le duc : le roi fait immédiatement pendre ses otages. L'enjeu pour le duc est donc de persuader ce public. Pour cela il fait preuve d'un aplomb inouï et entreprend un discours extrêmement provocant.

Li dus ne s'est mie arestu,
Par grant orgueil s'est escriés :
"Frans quens de Poitiers, or oés !
Jou di par mon signor, saint Jame,
Ainc mais ne vi si bele dame
Que la contesse, vo moulliers ;

⁴ Assiduité à la messe, prières, souhait d'entrer dans les ordres, les exemples sont nombreux.

Mais ele vos tient por laniers,
 Qu'ele m'aime mil tans que vous.
 Jou di que de li estes cous,
 Car jo juc nus entre ses bras ;
 S'en euc grant joie e grant solas
 De li sentir et enbrachier,
 De sa tenre face baisier.
 Et tant sache Pepins li rois :
 Cele nuit li fi ge trois fois.
 Jhesu Crist m'envoie honte a la mort
 Se je vous ai menti de mot !
 Frans quens, c'est péchiés de mescroire ;
 Ensagnes ai qui font a croire :
 Ves chi dis de ses cevex sors,
 Qui plus reluisent que fins ors ;
 Ves chi l'anel que li donastes
 A icel jor que l'espousastes ;
 Et ceste ensagne de cendal
 Fu pris au bon samit roial
 Que vostre feme avoit vestu.
 J'ai gaagnié et vous perdu :
 Ore est molt grant ma segnorie ;
 Moie est Poitau et Normendie." (v. 324-352)

Son arrivée abrupte qui saisit les personnages et les nombreux détails érotiques de son récit supposent une telle assurance que personne ne l'interrompt, comme en témoigne la longueur de sa réplique. Son audace laisse peu de place au doute, d'autant que plusieurs références religieuses viennent crédibiliser sa parole. Nous remarquons que le duc les emploie avec une certaine habileté. Lorsqu'il prend Saint James à témoin, il parle de la beauté de la comtesse, non de l'adultère et le péché consiste à « mescroire », non à mentir. En revanche la référence au Christ confirme l'arrogance du personnage ; elle constitue un blasphème et annonce l'issue du roman. Enfin la présentation de preuves matérielles confirme le discours.

La comtesse qui n'est pas présente à la cour ne peut se défendre. Le roi la fera venir pour vérifier l'authenticité des preuves, non pour livrer sa version des

faits. Lorsqu'elle aura l'occasion de parler, il sera déjà trop tard. Voici ses propos :

Ha, fait ele, frans quens, merchi !
Ne croire pas le traïtor
Que enviers lui eüisse amor.
Ains que m'eüstes espousee,
M'ot il a mon pere rouvee,
Et jou n'avoie que treise ans.
Ne le preïsse por Melans !
Trop doucement m'avés norie.
De male flame soit bruïe
Ma chars et a porre ventee,
S'onques d'ome fui adesee
Carneument ainc se de vous non.
S'en trai Nostre Dame a tesmon,
A cui jou sui ancele lige,
Et si en feroie un juïse
Trop dolereus et molt pesant
En caudiere de plonc boulant. (v. 412-428)

Nous notons certaines similitudes entre sa réplique et celle du duc. Leurs structures d'abord se répondent : tous deux proclament la culpabilité ou l'innocence de la dame avant de proposer la vérification concrète de leurs dires, l'un par la présentation de preuves, l'autre par l'ordalie. En outre, comme le duc, la comtesse recourt aux instances religieuses pour crédibiliser ses propos en prenant la Vierge à témoin. Toutefois, son discours demeure très différent de celui de son accusateur. Sa réplique est beaucoup plus courte : elle n'essaie pas d'étourdir l'assemblée par ses paroles. Au contraire elle s'adresse au seul comte, son époux. Pour elle « croire », ce n'est pas seulement « tenir pour vrai ou possible », c'est avant tout « faire confiance ». Aussi, elle rappelle à son mari leur histoire et fonde sa crédibilité sur le lien qui les unit. Son discours n'est cependant suivi d'aucun effet. Non seulement personne ne la croit, mais le roi n'estime même pas utile de la soumettre à l'ordalie, alors que les propos du duc étaient jugés crédibles et impliquaient une action.

Cette différence de portée des deux discours dépend des stratégies d'argumentation des personnages, bien sûr, mais aussi du statut de la parole de l'homme et de la femme. De façon générale, le Moyen Âge éprouve une certaine suspicion à l'égard de la parole, qui peut évoquer aussi bien la puissance créatrice du Verbe divin que les tromperies du diable⁵. Rappelons que c'est la mise en doute des propos du comte de Poitiers qui est à l'origine de la gageure au début du roman. Cette méfiance justifie la nécessité d'apporter des preuves matérielles ; elle n'explique pas pour autant que l'on reçoive les versions du duc et de la comtesse de façon aussi inégale. Il semble que cela soit lié au sexe de l'énonciateur. On accorde plus de crédit dans ce récit aux propos des personnages masculins. Le comte, qui pourtant vantait la fidélité de sa femme, ne l'a pas crue. Après l'avoir abandonnée, il décide de se venger du duc et, déguisé en pèlerin, il se rend chez celui-ci pour le tuer. Devenus amants, le duc et la servante tout à leur joie se remémorent leur trahison devant lui. Quand le comte les surprend en train de révéler la vérité qu'il avait refusé d'entendre de la bouche de sa femme, il retourne à la cour, accuse son adversaire d'avoir menti et réclame un duel judiciaire. Le roi accepte aussitôt le jugement de Dieu qu'il n'avait pas octroyé à la comtesse. À l'inverse, la dame perdra progressivement l'usage de la parole. Délaissée par son époux, elle se réfugiera dans un certain mutisme, refusant de raconter son histoire, puis émettant le souhait d'entrer dans les ordres, peut-être pour faire vœu de silence.

La confrontation des répliques du duc et de la comtesse montre assez la puissance de la parole masculine qui parvient à semer le doute sur la vertu de la dame. Néanmoins, elle est insuffisante et nécessite d'être confirmée par des preuves tangibles.

⁵ Sur l'ambiguïté de la parole au Moyen Âge, voir Danièle JAMES-RAOUL, *La parole empêchée dans la littérature arthurienne*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 59-98.

2 - Le statut des preuves matérielles

Or la servante fournit au duc de fausses preuves de l'adultère : une mèche des cheveux de la dame, un anneau lui appartenant et un morceau de robe. Elle insiste à cette occasion sur le fait qu'elles dissiperont le moindre doute.

Ces ensignes mostrés ançois
Que vous en soiés bien creüs. (v. 313-314)

L'usage des preuves, attesté au Moyen Âge, varie selon l'époque et la région⁶. Il est difficile de dire si l'auteur agit par souci de réalisme, mais on est frappé par la minutie de l'examen des indices présentés par le duc.

Li rois Pepins sor tous conta
Comment la mise faite esta,
Puis a les ensignes moustrees
Que li leres ot aportees.
L'anel li moustre tot premiers.
« Dame, fait li quens de Poitiers,
Si m'aït Diex, que voir dirai,
De cest anel vous espousai. »
Les caveus traist de s'ausmoniere
Pepins, que la vielle sorchiere
Enbla la contesse au vis fier
Quant ele l'emena baignier ;
Plus luisent d'or de cief en cief :
Pepins les asist sor son cief :
Tot dient bien, tot sans doutance,
C'assés furent d'une samblance,
Et dient tot : « Diex, quel anui !
Li quens perdra sa terre ancui :
C'est folie de lui vanter. »
Puis vont l'entaille amesurer.
Li quens meïsmes a la cote
L'entaille, de lonc et d'encoste,

⁶ Voir *La preuve, Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions*, t. XVII, Bruxelles, Editions de la librairie encyclopédique, 1965 et en particulier l'article de Jean-Philippe LEVY, « Le problème de la preuve dans les droits savants du Moyen Âge », p. 137-167.

Par tot a mesure le treuve
Et ausi fresce et ausi nueve
Con la cote meïsme estoit. (v. 385-409)

Soucieux de vérifier l'authenticité de ces indices, le roi fait preuve de mesure. Le développement est long et détaillé. La réaction de l'assistance révèle que ce sont surtout ces preuves qui font la crédibilité de l'accusation. Avant même la fin de leur examen, la foule reconnaît « sans doutance » que les cheveux sont ceux de la comtesse et plaint la perte du pari par le comte. La comtesse a beau clamer son innocence, les preuves sont accablantes, de l'aveu même du roi : « Vos ensagnes vous ont provee », lui répond-il.

Il faut remarquer le lien étroit entre ces indices et le corps de la comtesse. Cela leur confère une dimension érotique qui va dans le sens des déclarations du duc. Surtout nous constatons qu'alors que la parole de la dame n'avait aucun poids, on accorde une attention particulière à son corps par l'intermédiaire des preuves. Cela permet de comprendre qu'elle veuille être plongée dans du plomb bouillant : sa chair portera la marque indéniable de son innocence ou de sa culpabilité. Cette idée que le corps puisse garder la trace de la faute se retrouve plus tard dans le récit. Lors du duel, le corps blessé, épuisé et vaincu désigne le coupable. Puis, à l'issue du combat, les menteurs reçoivent un châtiment corporel : le duc est pendu et traîné et sa complice mutilée. Dans ce roman le corps, lieu d'un langage concret et spontané, est plus crédible que le langage verbal toujours soupçonné de duplicité⁷.

C'est par besoin de certitude que les personnages se fient à l'objectivité des preuves matérielles. Mais l'habileté du duc réside dans un subtil glissement : finalement, la cour vérifie l'appartenance des pièces à la comtesse, non les conditions dans lesquelles le duc les a obtenues.

⁷ Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET propose une réflexion très intéressante sur la supériorité du langage du corps dans l'œuvre de Guillaume de Machaut dans le chapitre « Écrire le vrai » de « *Un Engin si sutil* ». *Guillaume de Machaut et l'écriture au XIV^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1985, p. 181-200.

3. Le jugement de Dieu

L'affaire pour autant n'est pas close. Après avoir subi séparément maintes épreuves au cours desquelles le comte comprendra sa méprise, le comte et la comtesse sont à nouveau réunis. La dame formule alors une exigence :

Sire, vengiés moi de cest honte
Que li dus m'a fait a tel tort :
Il en doit bien avoir la mort.
Ausi m'aït sainte Marie,
N'arés de mon gent cors partie
A nul jor mais en mon vivant
Si le n'arés fait recreant. (v. 1056-1062)

Recreant est un terme juridique. D'après le *Lexique de l'Ancien Français* de Frédéric Godefroy, il qualifie celui « qui renonce à soutenir sa cause, se déclare vaincu et se rend, dans un combat judiciaire » ou celui « qui avoue ses crimes »⁸. La pratique du duel judiciaire s'avère au Moyen Âge un moyen possible de faire tomber une autre preuve⁹. La justice des hommes s'en remet au jugement de Dieu, seul à même de donner la victoire. Ce jugement de Dieu qu'on avait refusé à la comtesse est accordé au comte.

Le duel s'inscrit dans un cadre formel : déclaration solennelle du comte, présentation des gages et serment sur les reliques précèdent le combat. Une fois de plus la foule suit le déroulement des actions. Tout ce rituel doit assurer l'émergence de la vérité. Pourtant, il est difficile de départager les deux hommes. Ils prêtent serment dans les mêmes termes, leur force et leur rage sont

⁸ Nous serons sensible à l'étymologie de ce mot. *Recreant* est à l'origine le participe présent de *recroire*, du bas latin *recredere*, « se rendre à merci », constitué du préfixe à valeur intensive *re-* et de *credere*, « croire », « avoir confiance ».

⁹ Notons qu'Huguette LEGROS étudie différents exemples de traitements littéraires du jugement de Dieu dans son article « Quand les jugements de Dieu deviennent des artifices littéraires ou La profanité impunie d'une poétique », *La justice au Moyen Âge (Sanction ou Impunité ?)*, *Senefiance* n° 16, Aix-en-Provence, CUERMA, 1986, p. 197-212.

similaires et lorsqu'ils prennent la parole, ils tiennent des propos semblables. Seule une intervention divine fera la différence. Celle-ci est évoquée par le narrateur qui souligne que Dieu protège le comte :

Se Diex nel vausist garandir,
A icel cop l'eüst porfendu. (v. 1188-1189)

La défaite du duc est par ailleurs présentée comme le châtement de son mensonge initial:

Mais molt malvaisement li vait,
Car li faus sairemens c'ot fait
L'a le jor houni entresait.
[...]
Devant Pepin, ens el sablon,
Le fist li frans quens recreant,
Voiant li siecle, gehisant
C'ausi eüst Diex part de s'ame
Que la contesse est loiaus dame. (v. 1201-1219)

Ainsi le renversement de situation montre la supériorité de la justice de Dieu sur la justice des hommes. Car si le duc a pu duper les hommes, il ne peut tromper Dieu. L'issue du duel actualise ce que le narrateur énonçait plus tôt et que Frederic Koenig qualifiait de « morale [du] conte »¹⁰ :

Segnors, c'est voirs, ensi creons,
C'ains ne fu mortex traïsons
Tant orible ne tant coverte
Qui enviers Dieu ne soit aperte. (v. 863-866).

En retirant au témoignage et à la preuve toute crédibilité, l'auteur souligne la suprématie du monde spirituel sur le monde matériel. Il affirme une position éthique, met son écriture au service de sa foi pour délivrer un enseignement moral, ce qui a permis de rapprocher ce roman des *exempla* de la même

¹⁰ Voir *Le Conte de Poitiers*, éd. cit., Paris, Droz, 1937, p. VIII.

époque¹¹. A l'image de la comtesse, il faudrait se fier en Dieu, unique garant de la vérité.

Conclusion

En jalonnant son récit de scènes judiciaires, l'auteur du *Roman du Comte de Poitiers* réinvestit un *topos* littéraire. Les scènes de procès sont en effet nombreuses dans les œuvres médiévales. Leur fréquence témoigne de l'importance accordée à cette époque au questionnement sur la vérité. Parce qu'il met en évidence, à travers ces procès iniques, la faillite de la raison humaine facilement abusée, le romancier pointe la difficulté pour l'homme d'avoir des certitudes. Si savoir est impossible, il est condamné à croire. Mais qui croire et à quoi se fier quand les apparences se révèlent si trompeuses? Il semble pour cet auteur que le crédit doive céder la place à la croyance et que l'homme, conscient de son ignorance, doive reconnaître que Dieu seul sait le vrai et le juste.

¹¹ Voir l'interprétation de Frédéric KOENIG (*Le Conte de Poitiers*, éd. cit., p. VII-VIII) et sa discussion par Bertil MALMERG dans son édition du *Roman du Comte de Poitiers. Poème français du XIII^e siècle*, Lund, Etudes Romanes de Lund, 1940, p.28-29.